

BULLETIN SALÉSIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romains, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant.

Sommaire.

A nos chers Coopérateurs.

LA PAROLE DU PAPE. Encyclique *Sapientia Christiana* du 10 Janvier 1890.

DON RUA EN FRANCE. (Suite). Patronage St-Pierre de Nice — La Navarre — Toulon — Cannes — Marseille — Aubagne.

PETITE CHRONIQUE des Maisons de France.

Bibliographie. *La dernière prière de Don Bosco*. Coopérateurs défunts.

Lire dans ce numéro l'article sur la **DERNIÈRE PRIÈRE DE DON BOSCO**.

* * *

Nos Coopérateurs d'Aoste peuvent demander à notre Librairie de Turin la belle Histoire de St Anselme que vient de publier le R. P. Ragey, mariste (2 Vol. in-8° raisin, 15 00).

A nos chers Coopérateurs.

Le 24 Mai tombant cette année la vigile de la Pentecôte, la solennité de Marie Auxiliatrice est renvoyée au 3 Juin. En conséquence nous commencerons le 2 Mai le mois de préparation à cette fête. Le prochain *Bul-*

letin donnera l'horaire des cérémonies. Préparons-nous à honorer Marie sous son vocable d'Auxiliatrice, qui doit nous être un gage de précieuses bénédictions. Les épreuves qui visitent les peuples ont déjà affligé bien des cœurs et présagent à tous un douloureux avenir. Recourons donc à Marie avec la confiance de fils très-aimants; ayons surtout à cœur de retracer en nous, par la pureté de notre vie, l'image de son divin Fils. Cette Mère bénie est et demeurera à jamais notre secours.

LA PAROLE DU PAPE

Encyclique SAPIENTIA CHRISTIANA du 10 janvier 1890.

Le 15 janvier dernier a eu lieu la publication d'une nouvelle Encyclique Pontificale, intitulée: *Des principaux devoirs des citoyens chrétiens*. La parole de Léon XIII, portée par la presse, arriva, comme en un moment, à toutes les nations de la terre; et les ennemis mêmes de l'Église furent saisis d'admi-

ration à la vue de cette plénitude de vérité et de sagesse dans la doctrine. Les catholiques tressaillirent de joie, à cette nouvelle preuve, après mille autres éclatantes, de la vitalité divine du Pontificat Romain.

Quelle grande figure que celle de Léon XIII, montant sur la chaire de Pierre pour être le docteur du monde entier ! Comment ne pas lui appliquer les paroles de l'Évangile touchant Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Stupēbant super doctrinā ejus. Erat enim docens eos, tamquam potestatem habens* (1).

Et le Pape se sent investi de cette puissance, qui est moins encore en Lui comme un droit que comme un devoir ; il est sûr de lui-même, parce qu'il s'appuie sur l'assistance infaillible de l'Esprit-Saint ; il se rappelle les paroles à Lui adressées dans la personne de Pierre : « Et toi, quand tu seras converti, confirme tes frères dans la foi. » Et le Pape, cette fois encore a parlé, et sa parole est venue, comme un rayon de vive lumière descendant du ciel, illuminer les esprits envahis par les ténèbres. En des temps comme les nôtres, où tant d'erreurs se sont levées contre la vérité, et où l'on voit tant de confusion dans les idées sur l'autorité et sur les droits des gouvernements, sur les relations entre l'Église et l'État, sur les devoirs des citoyens entre eux, il était nécessaire de mettre en lumière la doctrine de Jésus-Christ sur ces points, tous d'une si haute importance ; s'ils sont ignorés ou méconnus, la société n'a plus rien de stable, toute se dissout, tout tombe en ruine. On pourra chercher à fonder sur des millions de baïonnettes la stabilité de l'autorité constituée et le maintien de l'ordre matériel, mais la force est bien faible sans la religion.

Le siècle dernier et le nôtre ont vu des événements dont le souvenir seul est une source de profonde tristesse. Afin de préparer des temps meilleurs, le Pape réclame tous les citoyens chrétiens à l'exacte observance des préceptes de la religion.

Le Souverain Pontife désire que l'on donne à sa parole la plus grande diffusion possible. En conséquence, nous publierons, en plusieurs fois, l'Encyclique papale ; nos Coopérateurs la liront, nous en sommes sûrs, dans cet esprit de vénération et d'obéissance dont fut toujours animé Don Bosco à l'égard du Vicaire de Jésus-Christ.

(1) M^{ARC.} I, 22.

LETTRE ENCYCLIQUE

de notre Très Saint-Père Léon XIII, Pape par la divine Providence, aux Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques et autres Ordinaires en grâce et en communion avec le Saint-Siège Apostolique.

DES PRINCIPAUX DEVOIRS DES CHRÉTIENS.

À nos Vénérables Frères les Patriarches, Primats, Archevêques, Évêques, et autres Ordinaires en paix et en communion avec le Saint-Siège Apostolique.

Léon XIII, Pape.

VÉNÉRABLES FRÈRES,
SALUT ET BÉNÉDICTION APOSTOLIQUE.

Nécessité soit pour les individus, soit pour la société, de revenir à la vie chrétienne.

Retourner aux principes chrétiens et y conformer en tout la vie, les mœurs et les institutions des peuples est une nécessité qui de jour en jour devient plus évidente. Du mépris où ces règles sont tombées, sont résultés de si grands maux, que nul homme raisonnable ne saurait soutenir, sans une douloureuse anxiété, les épreuves du présent, ni envisager sans crainte les perspectives de l'avenir.

Il s'est fait, sans doute, un progrès considérable quant à ce qui regarde les jouissances et le bien-être du corps, mais la nature sensible toute entière, avec les ressources, les forces et les richesses qu'elle met à notre disposition, tout en multipliant les commodités et les charmes de la vie, ne suffit pas pour rassasier l'âme, créée à des fins plus hautes et plus glorieuses. Regarder vers Dieu et tendre à Lui : telle est la loi suprême de la vie de l'homme. Fait à son image et à sa ressemblance, il est porté par sa nature même à jouir de son Créateur. Or ce n'est par aucun mouvement ou effort corporel qu'on se rapproche de Dieu, mais par des actes propres à l'âme : par la connaissance et l'amour. Dieu, en effet, est la vérité première et suprême, et la vérité n'est un aliment que pour l'intelligence. Il est la sainteté parfaite et le souverain bien, vers lequel la seule volonté peut aspirer et tendre efficacement à l'aide de la vertu.

Mais ce qui est vrai de l'homme, considéré individuellement, l'est aussi de la société tant domestique que civile. En effet, si la nature elle-même a institué la société, ce n'a pas été pour qu'elle fût la fin dernière de l'homme ; mais pour qu'il trouvât en elle et par elle des secours qui la rendissent capable d'atteindre à sa perfection. Si donc une société ne poursuit autre chose que les avantages extérieurs et les biens qui assurent à la vie plus d'agrément et de jouissances ; si elle fait profession de ne donner à Dieu aucune place dans l'administration de la chose publique et de ne tenir aucun compte des lois morales, elle s'écarte d'une façon très coupable de sa fin et des prescriptions de la nature. C'est moins une

société qu'un simulacre et une imitation mensongère d'une véritable société et communauté humaine.

Quant à ces biens de l'âme dont Nous parlons, et qui n'existent pas en dehors de la vraie religion et de la pratique persévérante des préceptes du christianisme, Nous les voyons, chaque jour, tenir moins de place parmi les hommes, soit à cause de l'oubli dans lequel ils les tiennent, soit par le mépris qu'ils en font. On pourrait presque dire que, plus le bien-être physique est en progrès, plus s'accroît la décadence des biens de l'âme. Une preuve évidente de la diminution et du grand affaiblissement de la foi chrétienne, ce sont les injures trop souvent répétées qu'on fait à la religion en plein jour et aux yeux du public: injures, en vérité, qu'un âge plus jaloux des intérêts religieux, n'eût tolérées à aucun prix. — Quelle multitude d'hommes se trouve pour ces causes exposées à la perdition éternelle, il serait impossible de le décrire; mais les sociétés elles-mêmes et les empires ne pourront rester longtemps sans en être ébranlés, car la ruine des institutions et des mœurs chrétiennes entraîne nécessairement celle des premières bases de la société humaine. La force demeure l'unique garantie de l'ordre et de la tranquillité publique. Mais rien n'est faible comme la force, quand elle ne s'appuie pas sur la religion. Plus propre dans ce cas à engendrer la servitude que l'obéissance, elle renferme en elle-même les germes de grandes perturbations. Déjà le présent siècle a subi de graves et mémorables catastrophes, et il n'est pas démontré qu'il n'y ait pas lieu d'en redouter de semblables. Le temps lui-même dans lequel nous vivons, nous avertit donc de chercher les remèdes là où ils se trouvent, c'est-à-dire de rétablir dans la vie privée, et dans toutes les parties de l'organisme social, les principes et les pratiques du christianisme; c'est l'unique moyen de nous délivrer des maux qui nous accablent et de prévenir les dangers dont nous sommes menacés. Voilà, Vénérables Frères, à quoi nous devons nous appliquer avec tout le soin et tout le zèle dont nous pouvons être capables. — C'est pourquoi, bien qu'en d'autres circonstances, et toutes les fois que l'occasion s'en est présentée, Nous ayons déjà traité ces matières, Nous estimons utile d'exposer avec plus de détails dans ces Lettres les devoirs des chrétiens; devoirs dont l'accomplissement exact contribuerait d'une manière admirable à sauver la société. Nous sommes engagés, sur des intérêts de premier ordre, dans une lutte violente et presque quotidienne, où il est très difficile qu'un grand nombre d'hommes ne soient pas trompés, ne s'égarent, et ne se découragent. Notre devoir, Vénérables Frères, est d'avertir, d'instruire, d'exhorter chaque fidèle d'une manière conforme aux exigences des temps, afin que *personne ne déserte la voie de la vérité.*

Importance des devoirs des chrétiens.

On ne saurait mettre en doute que, dans la pratique de la vie, des devoirs plus nombreux et plus graves ne soient imposés aux catholiques qu'aux hommes mal instruits de notre foi, ou totalement étrangers à ses enseignements. Après avoir opéré le salut du genre humain, Jésus-Christ commandant à ses Apôtres de prêcher l'Évangile à toute créature, imposa, en même temps, à tous les hommes l'obligation d'écouter et de croire ce qui leur serait enseigné. À l'accomplissement de

ce devoir est rigoureusement attachée la conquête du salut éternel. *Celui qui croira et qui sera baptisé, sera sauvé; celui qui ne croira pas, sera condamné* (1). Mais l'homme qui a, comme il le doit, embrassé la foi chrétienne, est par ce fait même soumis à l'Église, sa mère, et devient membre de la société, la plus haute et la plus sainte, que, sous Jésus-Christ son chef invisible, le Pontife de Rome avec une pleine autorité à la mission de gouverner.

Devoirs envers l'Église et envers la patrie.

Or, si la loi naturelle nous ordonne d'aimer d'un amour de prédilection et de dévouement le pays où nous sommes nés et où nous avons été élevés, jusque-là que le bon citoyen ne craint pas d'affronter la mort pour sa patrie, à plus forte raison les chrétiens doivent-ils être animés de pareils sentiments à l'égard de l'Église. Car elle est la Cité Sainte du Dieu vivant et la fille de Dieu lui-même, de qui elle a reçu sa constitution. C'est sur cette terre, il est vrai, qu'elle accomplit son pèlerinage; mais établie institutrice et guide des hommes, elle les appelle à la félicité éternelle. Il faut donc aimer la patrie terrestre qui nous a donné de jouir de cette vie mortelle; mais il est nécessaire d'aimer d'un amour plus ardent l'Église à qui nous sommes redevables de la vie immortelle de l'âme; parce qu'il est raisonnable de préférer les biens de l'âme aux biens du corps, et que les devoirs envers Dieu ont un caractère plus sacré que les devoirs envers les hommes. — Au reste, si nous voulons juger de ces choses sainement, nous comprendrons que l'amour surnaturel de l'Église et l'amour naturel de la patrie procèdent du même éternel principe. Tous les deux ont Dieu pour auteur et pour cause première; d'où il suit qu'il ne saurait y avoir entre les devoirs qu'ils imposent de répugnance ou de contradiction. Oui, en vérité, nous pouvons et nous devons, d'une part, nous aimer nous-mêmes, être bons pour notre prochain, aimer la chose publique et le pouvoir qui la gouverne; d'autre part, et en même temps, nous pouvons et nous devons avoir pour l'Église un culte de piété filiale et aimer Dieu du plus grand amour dont nous puissions être capables.

Devoirs dans la lutte entre l'Église et l'État.

Cependant, la hiérarchie de ces devoirs se trouve quelquefois injustement bouleversée soit par le malheur des temps, soit plus encore par la volonté perverse des hommes. Il arrive, en effet, que parfois les exigences de l'État envers le citoyen contredisent celles de la religion à l'égard du chrétien, et ces conflits viennent de ce que les chefs politiques tiennent pour nulle la puissance sacrée de l'Église, ou bien affectent la prétention de se l'assujettir. De là des luttes, et pour la vertu, des occasions pour faire preuve de valeur. Deux pouvoirs sont en présence, donnant les ordres contraires. Impossible de leur obéir à tous les deux simultanément: *Nul ne peut servir deux maîtres* (2). Plaire à l'un, c'est mépriser l'autre. Auquel accordera-t-on la préférence? L'hésitation n'est pas permise. Ce serait un crime, en effet, de vouloir se soustraire à l'obéissance due à Dieu pour plaire aux hommes;

(1) S. MARC. XVI, 16.

(2) S. MATH. VI, 24.

d'enfreindre les lois de Jésus-Christ pour obéir aux magistrats : de méconnaître les droits de l'Église, sous prétexte de respecter les droits de l'ordre civil. *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (1). Cette réponse, que faisaient autrefois Pierre et les Apôtres aux magistrats qui leur commandaient des choses illicites, il faut, en pareille circonstance, la redire toujours et sans hésiter. Il n'est pas de meilleur citoyen, soit en paix, soit en guerre, que le chrétien fidèle à son devoir, mais ce chrétien doit être prêt à tout souffrir, même la mort, plutôt que de désertier la cause de Dieu et de l'Église. — Aussi, c'est ne pas bien connaître la force et la nature des lois, que de blâmer cette fermeté d'attitude dans le choix entre des devoirs contradictoires et de la traiter de sédition. Nous parlons ici de choses très connues et que Nous avons Nous-mêmes déjà plusieurs fois exposées. La loi n'est pas autre chose qu'un commandement de la droite raison porté par la puissance légitime, en vue du bien général. Mais il n'y a de vraie et légitime puissance que celle qui émane de Dieu, souverain Seigneur et Maître de toutes choses, lequel seul peut investir l'homme d'une autorité de commandement sur les autres hommes. On ne saurait donner le nom de droite raison à celle qui est en désaccord avec la vérité et avec la raison divine; ni non plus, appeler bien véritable celui qui est en contradiction avec le bien suprême et immuable, et qui détourne et éloigne de Dieu les volontés humaines. — Les chrétiens entourent donc d'un respect religieux la notion du pouvoir, dans lequel, même quand il réside dans un mandataire indigne, ils voient un reflet et comme une image de la divine Majesté. Ils se croient tenus de respecter les lois, non pas à cause de la sanction pénale dont elles menacent les coupables, mais parce que c'est pour eux un devoir de conscience, *car Dieu ne nous a pas donné l'esprit de crainte* (2). Mais si les lois de l'État sont en contradiction ouverte avec la loi divine; si elles renferment des dispositions préjudiciables à l'Église, ou des prescriptions contraires aux devoirs imposés par la religion; si elles violent dans le Pontife Suprême l'autorité de Jésus-Christ, dans tous ces cas, il y a obligation de résister, et obéir serait un crime dont les conséquences retomberaient sur l'État lui-même. Car l'État subit le contre-coup de toute offense faite à la religion. On voit ici combien est injuste le reproche de sédition formulé contre les chrétiens. En effet, ils ne refusent ni au Prince, ni aux législateurs l'obéissance qui leur est due; ou, s'ils déniaient cette obéissance, c'est uniquement au sujet des préceptes destitués d'autorité, parce qu'ils sont portés contre l'honneur dû à Dieu, par conséquent en dehors de la justice, et n'ont rien de commun avec de véritables lois. — Vous reconnaissez là, Vénérables Frères, la doctrine très autorisée de l'apôtre Saint Paul. Dans son Épître à Tite, après avoir rappelé aux chrétiens *qu'ils doivent être soumis aux princes et aux puissances, et obéir à leurs commandements*, il ajoute aussitôt, *et être prêts à faire toutes sortes de bonnes œuvres* (3). Par là il déclare ouvertement que si les lois des hommes renferment des prescriptions contraires à l'éternelle loi de Dieu, la justice consiste à ne pas obéir. De même, à ceux qui voulaient lui enlever la liberté de pré-

cher l'Évangile, le Prince des Apôtres faisait cette courageuse et sublime réponse : *Jugez vous-mêmes s'il est juste devant Dieu de vous obéir plutôt qu'à Dieu; car nous ne pouvons pas ne pas dire ce que nous avons vu et entendu* (1).

Aimer les deux patries, celle de la terre et celle du ciel, mais de telle façon que l'amour de la patrie céleste l'emporte sur l'amour de la première et que jamais les lois humaines ne passent avant la loi de Dieu, tel est donc le devoir essentiel des chrétiens, d'où sortent, comme de leur source, tous les autres devoirs. Le Rédempteur du genre humain n'a-t-il pas dit de lui-même : *Je suis né et je suis venu au monde afin de rendre témoignage à la vérité* (2); et encore : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que voulez-vous, sinon qu'il s'allume?* (3). C'est dans la connaissance de cette vérité qui est la suprême perfection de l'intelligence : c'est dans la charité divine qui perfectionne la volonté, que résident toute la vie et la liberté chrétienne. Cette vérité et cette charité forment le glorieux patrimoine confié par Jésus-Christ à l'Église, qui le défend et le conserve avec un zèle et une vigilance infatigables.

De la guerre déclarée à l'Église et des devoirs qu'elle impose aux chrétiens.

Mais avec quel acharnement, et de combien de façon on fait la guerre à l'Église, il est à peine nécessaire de le rappeler. De ce qu'il a été donné à la raison, armée des investigations de la science, d'arracher à la nature un grand nombre de ses secrets les plus cachés et de les faire servir aux divers usages de la vie, les hommes en sont venus à ce degré d'orgueil qu'ils croient pouvoir bannir de la vie sociale l'autorité et l'empire du Dieu suprême. — Égarés par leur erreur, ils transfèrent à la nature humaine cet empire dont ils prétendent dépouiller Dieu. D'après eux, c'est à la nature qu'il faut demander le principe et la règle de toute vérité; tous les devoirs de la religion découlent de l'ordre naturel, et doivent lui être rapportés; par conséquent, négation de toute vérité révélée, négation de la morale chrétienne et de l'Église. Celle-ci, à les entendre, n'est investie ni de la puissance d'édicter des lois, ni même d'un droit quelconque : elle ne doit tenir aucune place dans les institutions civiles. Afin de pouvoir plus commodément adapter les lois à de telles doctrines et en faire la norme des mœurs publiques, ils ne négligent rien pour s'emparer de la direction des affaires et mettre la main sur le gouvernail des États. C'est ainsi qu'en beaucoup de contrées le catholicisme est ou bien ouvertement battu en brèche, ou secrètement attaqué. Les erreurs les plus pernicieuses sont assurées de l'impunité, et de nombreuses entraves sont apportées à la profession publique de la vérité chrétienne.

De la foi.

En présence de ces iniquités, il est tout d'abord du devoir de chacun de veiller sur soi-même et de prendre tous les moyens pour conserver intacte la foi dans son âme, en évitant ce qui la pourrait compromettre et en s'armant contre les fallacieux sophismes des incrédules. Afin de mieux sauvegarder encore l'intégrité de cette vertu, Nous ju

(1) Actes des Apôtres v, 29.

(2) II ТИМОТ. I, 7.

(3) ТИТ. III, 1.

(1) Actes des Apôtres IV, 19, 20

(2) S. Jean XVIII, 37.

(3) S. Luc. XII, 49.

geons très utile et très conforme aux besoins de nos temps, que chacun, dans la mesure de ses moyens et de son intelligence, fasse de la doctrine chrétienne une étude approfondie et s'efforce d'arriver à une connaissance, aussi parfaite que possible, des vérités religieuses accessibles à la raison humaine. Cependant il ne suffit pas que la foi demeure intacte dans les âmes : elle doit de plus y prendre de continus accroissements, et c'est pourquoi il convient de faire monter très souvent vers Dieu cette humble et suppliante prière des Apôtres : *Seigneur, augmentez notre foi* (1).

De l'enseignement de l'Église.

Mais en cette même matière qui regarde la foi chrétienne, il est d'autres devoirs dont le fidèle et religieux accomplissement, nécessaire en tous les temps aux intérêts du salut, l'est plus particulièrement encore de nos jours. Dans ce déluge universel d'opinions, c'est la mission de l'Église de protéger la vérité et d'arracher l'erreur des âmes, et cette mission elle la doit remplir saintement et toujours, car à sa garde ont été confiés l'honneur de Dieu et le salut des hommes. Mais quand les circonstances en font une nécessité, ce ne sont pas seulement les prélats qui doivent veiller à l'intégrité de la foi ; mais, comme le dit St. Thomas : « chacun est tenu de manifester publiquement sa foi, soit pour instruire et encourager les autres fidèles, soit pour repousser les attaques des adversaires » (2).

Reculer devant l'ennemi et garder le silence, lorsque de toutes parts s'élèvent de telles clameurs contre la vérité, c'est le fait d'un homme sans caractère ou qui doute de la vérité de sa croyance. Dans les deux cas, une telle conduite est honteuse et elle fait injure à Dieu ; elle est incompatible avec le salut de chacun et avec le salut de tous ; elle n'est avantageuse qu'aux seuls ennemis de la foi. Car rien n'enhardit autant l'audace des méchants que la faiblesse des bons. — D'ailleurs, la lâcheté des chrétiens mérite d'autant plus d'être blâmée, que souvent il faudrait bien peu de chose pour réduire à néant les accusations injustes et réfuter les opinions erronées ; et si l'on voulait s'imposer un plus sérieux labeur, on serait toujours assuré d'en avoir raison. Après tout, il n'est personne qui ne puisse déployer cette force d'âme où réside la propre vertu des chrétiens ; elle suffit souvent à déconcerter les adversaires et à rompre leurs desseins. De plus, les chrétiens sont nés pour le combat. Or plus la lutte est ardente, plus, avec l'aide de Dieu, il faut compter sur la victoire : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (3) Il n'y a point à objecter ici que Jésus-Christ, protecteur et vengeur de l'Église, n'a pas besoin de l'assistance des hommes. Ce n'est point parce que le pouvoir lui fait défaut, c'est à cause de sa grande bonté qu'il veut nous assigner une certaine part d'efforts, et de mérites personnels, lorsqu'il s'agit de nous approprier et de nous appliquer les fruits du salut procuré par sa grâce.

Les premières applications de ce devoir consistent à professer ouvertement et avec courage la doctrine catholique et à la propager, autant que chacun le peut faire. En effet, on l'a dit souvent et avec beaucoup de vérité, rien n'est plus

préjudiciable à la sagesse chrétienne que de n'être pas connue. Mise en lumière, elle a par elle-même assez de force pour triompher de l'erreur. Dès qu'elle est saisie par une âme simple et libre de préjugés, elle a aussitôt pour elle l'assentiment de la saine raison. Assurément la foi comme vertu est un don précieux de la grâce et de la bonté divine ; toutefois, les objets auxquels la foi doit s'appliquer ne peuvent guère être connus que par la prédication (1) : *Comment croiront-ils à celui qu'il n'ont pas entendu. Comment entendront-ils si personne ne leur prêche ? La foi vient donc de l'audition, et l'audition par la prédication de la parole du Christ* (2). Or, puisque la foi est indispensable au salut, il s'en suit nécessairement que la parole du Christ doit être prêchée. De droit divin, la charge de prêcher, c'est-à-dire d'enseigner, appartient aux docteurs, c'est-à-dire aux Evêques que l'*Esprit Saint a établi pour régir l'Église de Dieu* (3). Elle appartient par dessus tout au Pontife Romain, Vicaire de Jésus-Christ, préposé avec une puissance souveraine à l'Église universelle et Maître de la foi et des mœurs. Toutefois on doit bien se garder de croire qu'il soit interdit aux particuliers de coopérer d'une certaine manière à cet apostolat, surtout s'il s'agit des hommes à qui Dieu a départi les dons de l'intelligence avec le désir de se rendre utiles. Toutes les fois que la nécessité l'exige, ceux-là peuvent aisément, non certes s'arroger la mission des docteurs, mais communiquer aux autres ce qu'ils ont eux-mêmes reçu, et être, pour ainsi dire, l'écho de l'enseignement des maîtres. D'ailleurs, la coopération privée a été jugée par les Pères du Concile du Vatican tellement opportune et féconde, qu'ils n'ont pas hésité à la réclamer : « Tous les chrétiens fidèles, disent-ils, surtout ceux qui président et qui enseignent, nous les supplions par les entrailles de Jésus-Christ et nous leur ordonnons, en vertu de l'autorité de ce même Dieu Sauveur, d'unir leur zèle et leurs efforts pour éloigner ces horreurs et les éliminer de la sainte Église » (4). — Que chacun donc se souvienne qu'il peut et qu'il doit répandre la foi catholique par l'autorité de l'exemple, et la prêcher par la profession publique et constante des obligations qu'elle impose. — Ainsi, dans les devoirs qui nous lient à Dieu et à l'Église, une grande place revient au zèle avec lequel chacun doit travailler dans la mesure du possible à propager la foi chrétienne et à repousser les erreurs.

De l'union des Catholiques.

Les fidèles ne satisferaient pas complètement et d'une manière utile à ces devoirs, s'ils descendaient isolément sur le champ de bataille. — Jésus-Christ a nettement annoncé que l'opposition haineuse faite par les hommes à sa personne se perpétuerait contre son œuvre, de façon à empêcher un grand nombre d'âmes de profiter du salut dont nous sommes redevables à sa grâce. C'est pour cela qu'il a voulu non seulement former des disciples de sa doctrine, mais les réunir en société et faire d'eux et de leur harmonieux assemblage un seul corps *qui est l'Église* (5) et dont il

(1) S. LUC. XVII, 5.

(2) S. THOM. 2, 2, q. II, art. II ad 2.

(3) S. JEAN XVI, 33.

(1) S. THOM. II-II, Quaest. III, art. II, ad 2.

(2) Rom. X, 14, 7.

(3) Actes des Ap. XX, 28.

(4) Const. *Dei Filius*, vers la fin.

(5) Coloss. I, 24.

serait le Chef. La vie de Jésus-Christ pénètre donc tout l'organisme de ce corps, entretient et nourrit chacun de ses membres, les tient unis entre eux, et les fait tous conspirer à une même fin, bien qu'ils n'aient pas à remplir tous les mêmes fonctions (1). Il suit de là que l'Église, société parfaite, très supérieure à toute autre société, a reçu de son Auteur le mandat de combattre pour le salut du genre humain *comme une armée rangée en bataille* (2). — Cet organisme et cette constitution de la société chrétienne ne peuvent souffrir aucun changement. Il n'est permis à aucun de ses membres d'agir à son gré ou de choisir la manière qui lui plaît le mieux de combattre. En effet, quiconque ne recueille pas avec l'Église et avec Jésus-Christ, dissipe (3); et ceux-là sont très certainement les adversaires de Dieu qui ne combattent pas en union avec lui et avec son Église.

Pour réaliser cette union des esprits et cette uniformité dans la conduite, si justement redoutées des adversaires du catholicisme, la première condition à réaliser est de professer les mêmes sentiments. Avec quel zèle ardent et avec quelle singulière autorité de langage St. Paul, exhortant les Corinthiens, leur recommande cette concorde ! *Mes frères, je vous en conjure par le nom de N. S. Jésus-Christ, dites tous la même chose ; qu'il n'y ait pas de division parmi vous ; ayez entre vous le plus parfait accord de pensées et de sentiments* (4). — La sagesse de ce précepte est d'une évidence immédiate. En effet, la pensée est le principe de l'action, d'où il suit que l'accord ne peut se trouver dans les volontés, ni l'ensemble dans la conduite, si chaque esprit pense différemment des autres. Chez ceux qui font profession de prendre la raison seule pour guide, on trouverait difficilement, — si tant est qu'on la trouve jamais, — l'unité de doctrine. En effet, l'art de connaître le vrai est plein de difficultés ; de plus, l'intelligence de l'homme est faible par nature et tirée en sens divers par la variété des opinions ; elle est souvent le jouet des impressions venues du dehors ; il faut joindre à cela l'influence des passions qui souvent ou enlèvent complètement ou diminuent dans de notables proportions la capacité de saisir la vérité. Voilà pourquoi dans le gouvernement politique on est souvent obligé de recourir à la force, afin d'opérer une certaine union parmi ceux dont les esprits sont en désaccord. — Il en est tout autrement des chrétiens : ils reçoivent de l'Église la règle de leur foi ; ils savent avec certitude qu'en obéissant à son autorité et en se laissant guider par elle, ils seront mis en possession de la vérité. Aussi, de même qu'il n'y a qu'une Église, parce qu'il n'y a qu'un Jésus-Christ, il n'y a et il ne doit y avoir entre les chrétiens du monde entier qu'une seule doctrine, *un seul Seigneur, une seule foi* (5). *Ayant entre eux le même esprit de foi* (6), ils possèdent le principe tutélaire d'où découlent comme d'elles mêmes l'union des volontés et l'uniformité dans la conduite.

(Traduction du *Moniteur de Rome*).

(À suivre).

(1) *Sicut enim in uno corpore multa membra habemus, omnia autem membra non eundem actum habent : ita multi unum corpus sumus in Christo, singuli autem alter alterius membra.* Rom. xii, 4, 5.

(2) Cant. vi, 9.

(3) *Qui non est mecum, contra me est : et qui non colligit mecum, dispergit.* S. Luc. xi, 23.

(4) I Corinth. i, 10.

(5) Ephes. iv, 5.

(6) II Corinth. iv, 13.

DON RUA EN FRANCE

(Suite. — Voir Bulletin de mars).

Nice.

Don Rua au Patronage St.-Pierre.

(Suite).

Le mois dernier, nous avons commencé à rendre compte du voyage de Don Rua en France, et nous l'avons laissé à Nice, au Cercle Catholique, sous l'impression des belles et affectueuses paroles qui lui ont été adressées par M. Beaulieu, Président du Cercle, et par le R. P. Marie-Antoine.

Don Rua, prenant la parole, a remercié et dit qu'il était l'obligé, qu'il désirait beaucoup resserrer les liens de charité qui unissent, dès sa fondation, le Cercle Catholique aux Patronage St.-Pierre. Il rappelle qu'il a assisté à l'inauguration du Cercle avec l'inoubliable Don Bosco. Il se réjouit dans le Seigneur de tout le bien que fait cette Œuvre et de tout l'affectueux intérêt que les membres du Cercle ne cessent de témoigner au Patronage St.-Pierre et au successeur de Don Bosco. Il souhaite à tous, et du fond du cœur, les plus abondantes bénédictions d'En-Haut.

La soirée s'est terminée par des chants et une charmante causerie avec les invités, qui étaient venus nombreux et empressés à cette réunion d'amis.

Les journées suivantes ont été, on le pense, bien remplies : confessions, conseils aux Salésiens et aux enfants, allocutions, visites aux Coopérateurs, réceptions, tout concourait à rendre plus rapide la course du temps.

La Providence, qui voulait nous ménager des joies de toute espèce, nous a envoyé le jeudi une bonne nouvelle qui semble promettre à notre Patronage un très heureux développement, sans que nous ayons à faire l'avance d'aucun capital.

Le samedi, un repas de famille offert par Don Rua au Patronage, réunissait les membres du Comité. On s'est retrouvé avec joie dans ces agapes vraiment fraternelles et on a échangé les meilleurs souhaits ; un Salésien a lu, en latin, un affectueux discours de bienvenue.

Daigne le Seigneur réaliser tous ces vœux au mieux de sa gloire et du salut des âmes !

Le dimanche matin Don Rua se rendait de nouveau au Cercle Catholique pour célébrer la sainte Messe. Les ouvriers assistaient avec recueillement à l'auguste Sacrifice, que Don Rua la fit suivre d'une allocution pleine d'à-propos sur l'évangile du jour : *La Guérison de l'aveugle de Jéricho*.

Tous, par le moyen de la presse, veulent faire la lumière. On cherche la science; mais quelle science? On ne pense pas à la vraie science, celle qui fait connaître à l'homme sa vie et la fin pour laquelle il a été créé... Je lis dans l'Ancien Testament: « *Accedite ad illum. et illuminemini.* » Ce Maître qui donne la lumière est celui qui dit dans l'Évangile: « *Qui venit post me non ambulat in tenebris, sed lumen habebit.* » — « *Ego sum via, veritas et vita....* »

Écoutez le récit de St. Luc: « Or, comme Jésus approchait de Jéricho, un aveugle qui était assis le long du chemin où il demandait l'aumône, entendant passer une troupe de gens, s'informa de ce que c'était. On lui dit que c'était Jésus de Nazareth qui passait. Aussitôt il se mit à crier: — Jésus fils de David, ayez pitié de moi. — Ceux qui allaient devant l'en reprirrent vivement en lui disant de se taire; mais il criait encore plus fort: — Fils de David, ayez pitié de moi. — Alors Jésus s'arrêtant commanda qu'on le lui amenât; et quand l'aveugle se fut approché, il lui dit: — Que souhaitez-vous que je vous fasse? — Seigneur, répondit l'aveugle, faites que je voie. — Et Jésus lui dit: — Voyez, votre foi vous a sauvé. »

Comme l'aveugle, demandons la lumière spirituelle, pour être éclairés dans nos affaires de toute nature, en toute chose. Mais comme lui demandons-la avec énergie et persistance. Si on veut nous imposer silence, élevons la voix et demandons plus fort. Et quand nous aurons cette lumière, marchons suivant ses rayons. « *Fili lucis estis secundum lucem ambulate* » (St. Paul). Il nous faudra souffrir parfois. Qu'importe: au Ciel nous aurons notre récompense et la vraie lumière: la vision de Dieu. Le Maître est parmi nous, allons à lui. Nous le trouvons dans le prêtre, au confessionnal, dans la prière, dans la sainte Eucharistie. On ne voulait pas laisser le pauvre infirme s'approcher du Maître; de même on ne veut pas laisser l'ouvrier s'approcher du prêtre; crions: *Fili David, miserere mei.*

Pendant la Messe, Don Lazzero a exécuté plusieurs chants qui ont contribué à élever à Dieu les âmes de ses auditeurs en leur communiquant de pieuses et fortes impressions.

Cette journée si bien commencée s'est terminée par une bénédiction du T. S. Sacrement donnée le soir dans la chapelle du Patronage St.-Pierre.

Fidèle aux habitudes de Don Bosco, Don Rua, dans son adieu du lundi soir à nos enfants, a recommandé à tous de faire communions et prières pour les âmes du purgatoire le lendemain, mardi, voulant que ce jour que le monde profane par des joies si peu dignes de chrétiens, apportât au moins quelque joie et quelque soulagement aux âmes des justes retenues encore dans les flammes du purgatoire.

Cependant comme il fallait bien un peu distraire et amuser tous ces chers enfants, on a organisé divers jeux et la soirée a été égayée par une représentation théâtrale.

Le lendemain, hélas! était le jour de la séparation. Don Rua s'est arraché avec peine aux étreintes de ses chers enfants de Nice.

Ayant enfin réussi à se dégager, il est monté en voiture avec Don Lazzero et le Directeur du Patronage.

À la gare, l'attendait une surprise qui a réjoui son cœur. MM. le Baron Héraud et Levrot se trouvaient là et ont prolongé de quelques instants cette chère réunion en accompagnant, avec Don Cartier, notre vénéré Supérieur Général jusqu'à la Gare de Vence-Caynes. Là, il a bien fallu se dire adieu ou plutôt au revoir....

Dans ce séjour à Nice, trop court au gré de tous, Don Rua a recueilli tous les témoignages de sympathie et de vénération qu'on rendait autrefois à Don Bosco. Tous l'ont appelé le nouveau Don Bosco. *Deo gratias.*

Don Rua à La Navarre.

Le 19 février, à 3 heures de l'après-midi, Don Rua arrivait à La Navarre. On l'y attendait depuis huit jours, sans songer que Nice est une étape où les plans les mieux conçus sont régulièrement dérangés par une véritable conspiration de bienveillante charité de la part de nos Coopérateurs. Don Bosco lui-même prenait saintement son parti de ces imprévus qui étaient, au fond, d'aimables jeux de Providence, où Dieu, les âmes et les Œuvres Salésiennes trouvaient leur large compte de grâces.

Don Perrot, directeur de La Navarre, s'était rendu à la gare de Cuers pour prendre Don Rua.

À l'Orphelinat, réception à l'entrée de la cour par les enfants et le personnel.

Don Rua arrive au grand portail. Aussitôt, les enfants, avides de le voir et de lui baiser la main, se massent autour de lui. Les surveillants avaient commandé de rester en bon ordre, mais c'était, paraît-il, une contrainte trop dure à des cœurs où la gratitude et la vénération pouvaient se donner libre cours.

La fanfare, placée sous le portique, exécute un de ses morceaux les plus brillants; aussi Don Lazzero se hâte de dire son étonnement, et en des termes qui ressemblent fort à la louange.

Don Rua a un mot bienveillant pour chacun. Il nous quitte un instant pour prendre un peu de nourriture, car il n'a pas encore déjeuné. La réfection prise, séance où l'on souhaite la bienvenue au vénéré Supérieur. (1) Comme de juste, c'est le représentant de la Compagnie du T. S. Sacrement qui commence; viennent ensuite ceux des Compagnies de St.-Louis de Gonzague et de St.-Joseph. Après quoi, un jeune religieux lit au nom de tous ses confrères une touchante

(1) Si le temps l'avait permis, on aurait joué une belle pièce que les enfants avaient préparée en son honneur.

composition où l'amour, la vénération et l'obéissance prennent des accents qui produisent sur Don Rua et sur les assistants une profonde impression.

Après lui, se présentent à tour de rôle les représentants de chaque classe. Les diverses petites compositions sont pleines de sentiments délicats. L'une développe ce verset du Psalmiste : *Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor*. L'isolement, la pauvreté de l'orphelin, ses incertitudes au milieu du mal et l'Ange de la charité personnifié dans Don Rua, le zélé Directeur qu'il a mis à la tête de la Navarre et les maîtres dévoués qui le secondent, le prennent sous leur manteau hospitalier et il retrouve en eux les parents qu'il a perdus. Un autre voit revivre en Don Rua notre bien-aimé Père Don Bosco dans la pratique de toutes les vertus, dans sa sollicitude pour le bien de tous et lui promet la récompense donnée à Don Bosco de jouir, au milieu de ses enfants, d'un bonheur sans fin, dans le Paradis. — Après la lecture de ces diverses compositions, alternées avec plusieurs morceaux de la musique instrumentale, Don Rua se lève : — Il est heureux d'être au milieu des enfants de la Navarre ; trouve les compliments trop élogieux pour lui et les attribue à notre bon cœur. On a évoqué un souvenir bien cher pour lui, c'est celui de Don Bosco qui continue à gouverner les Maisons ; lui n'est et ne veut être que le porte-voix de Don Bosco. Il félicite la musique qu'il trouve très exercée, et constate des progrès partout, pour les choses matérielles et intellectuelles. Il espère aussi les trouver pour la piété.

Ces paroles, accueillies par de vifs applaudissements, sont suivies d'une visite à l'emplacement des nouveaux bâtiments que Don Rua presse de construire afin d'y pouvoir installer un plus grand nombre d'enfants pauvres dont l'admission s'impose. Le soir, malgré la fatigue du voyage, notre vénéré Supérieur consacre encore une grande heure aux chers petits de La Navarre, ravis de le posséder ; il leur raconte ensuite, au petit mot qui clôt la journée, la guérison d'un enfant français, obtenue par l'invocation de Don Bosco.

Toulon.

Le 20, à midi, départ pour Toulon. Les enfants craignent un moment que ce départ ne soit définitif ; mais ils se rassurent en apprenant que Don Rua leur reviendra le lendemain, après la conférence qui l'appelle à Toulon. Cette conférence a eu lieu à l'église Ste.-Marie, que Mgr. Tortel, archiprêtre de la cathédrale, avait mise à notre disposition, avec sa bonté accoutumée. Malgré le mauvais temps, un nombre convenable de Coopérateurs et Coopératrices étaient là, recueillant, avec le respect et la pieuse avidité des

auditoires de Don Bosco, la parole de Don Rua. Une heure durant, les esprits sont séduits et les cœurs émus par les accents de Don Bosco vivant en son successeur qui, à l'exemple de Don Bosco, passe ensuite au milieu des rangs des fidèles pour recueillir les offrandes. Le salut du Saint Sacrement a clôturé la cérémonie.

Le lendemain matin, à 7 h. 1/2, Don Rua célèbre dans la même église à l'autel de la Sainte Vierge. Coopérateurs et Coopératrices sont revenus plus nombreux que la veille, afin de communier de la main du Successeur de Don Bosco. On sent que notre bien-aimé Fondateur revit en lui : même air de sainteté, même affabilité, même douceur, même empire sur soi-même, même ardeur tranquille, même activité intense au travail, même promptitude de coup d'œil et sûreté de décision dans les affaires.

Dans la soirée du jeudi et, le vendredi, jusque vers 10 heures, Don Rua fait visite à nos principaux bienfaiteurs. Il voudrait aussi voir nos Coopérateurs et Coopératrices d'Hyères ; mais le défaut de temps, qui lui interdit un plus long séjour à Toulon, le prive de la joie d'un voyage à Hyères.

Départ.

En conséquence, le 21, il reprend la route de La Navarre. Arrêt à *La Decapris* et dîner chez M. et Madame Aurran, bienfaiteurs dévoués de nos Œuvres.

Le 22, à l'Orphelinat, exercice salutaire de la Bonne Mort et Communion générale. C'est Don Lazzero qui dit la messe de communauté ; Don Rua, qui a confessé, la veille, jusqu'à une heure assez avancée, consacre toute la matinée à ce ministère « la meilleure pédagogie » selon le mot profond de Don Bosco.

À 10 heures, Don Rua, autorisé par Monseigneur l'Évêque de Fréjus, baptise solennellement et dans la forme prescrite en pareil cas, deux orphelins protestants recueillis à Toulon par D. Perrot. Cette cérémonie touchante produit une vive impression sur les assistants ; les plus petits même de l'Orphelinat sont pénétrés de ce qui s'opère spirituellement dans l'âme de deux néophytes. La bénédiction du Saint Sacrement, donnée par Don Rua, couronne cette pieuse fête.

Enfin, à 2 heures, départ, définitif, hélas ! de notre vénéré Supérieur. Son passage, si court qu'il ait été, a valu aux âmes de ses enfants de La Navarre des grâces et des bénédictions vraiment précieuses.

Cette faveur insigne sera un souvenir qui attirera d'autres grâces dans des cœurs où Don Rua n'a plus rien à conquérir.

Don Perrot accompagna jusqu'à la gare notre vénéré Supérieur qui le chargea de développer aux enfants, dès le soir même, dans le petit mot Salésien, une pensée.

Cannes.

Don Rua, revenant sur ses pas, est arrivé à Cannes le samedi 22 février à 8 heures du soir. Don Cartier l'avait précédé de quelques heures, venant de Nice pour achever l'organisation du sermon du lendemain. M. Potron et l'abbé Canatte, vicaire à Cannes, ont reçu Don Rua à la gare, puis on s'est rendu à la Villa Santa Maria où la meilleure et la plus cordiale hospitalité attendait notre-aimé Supérieur Général. Après la collation, au cours de la conversation, M. et Madame Potron se sont empressés de donner tous les renseignements nécessaires au Successeur de Don Bosco pour qu'il pût régler son séjour à Cannes de la manière la plus utile devant Dieu.

Le lendemain, dimanche, Don Rua célèbre la Messe à l'église de Notre-Dame du Bon Voyage et au prône, le prédicateur du Carême annonce aux fidèles le sermon du soir prêché par le vénérable Successeur de Don Bosco, dont la mémoire est si vivante dans le cœur de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître.

Au diner, M. et Madame Potron avaient réuni quelques amis des plus sympathiques à la Société Salésienne, parmi lesquels on distinguait Mgr. Guigou, Protonotaire Apostolique, M. l'abbé Lambert, aumônier de l'hôpital, le R. P. Bialez, Supérieur des Jésuites.

M. Potron a encore ajouté à sa précieuse hospitalité en mettant gracieusement sa voiture à la disposition de Don Rua.

À 3 heures, Conférence à Notre-Dame du Bon Voyage. La vaste église est complètement pleine. L'assistance, recueillie, saisit avec avidité toutes les paroles de l'orateur.

Voici les pensées qui ont fait l'objet de ce discours :

I. Don Bosco — Que fut-il ? Un pauvre prêtre plein de charité — ses Œuvres — l'action visible de la Providence.

II. Coopérateurs — leur fondation — leur rôle dans les œuvres Salésiennes — les Œuvres de Don Bosco après sa mort.

III. Patronages — Orphelinats — Missions.

Don Rua termine par un appel chaleureux à la charité et cet appel a été généreusement entendu.

Disons un merci au bon Dieu et à la Madone de Don Bosco.

Le lundi, jour consacré aux âmes du Purgatoire, suivant l'habitude de Don Bosco, son successeur est allé dire la Messe chez les religieuses Auxiliatrices. Cette Messe a été suivie d'une allocution sur la prière. Prenant texte de l'élection de St. Mathias, Don Rua a dit ce que c'était que la prière, pourquoi nous devons prier, quels sont les

avantages et quelle est la nécessité de la prière. Mais pour que la prière puisse s'élever vers Dieu, il lui faut deux ailes, et ces ailes sont l'humilité et la charité.

Les personnes qui désiraient converser avec Don Rua l'ont retenu jusqu'à midi.

Le mardi, Don Rua a dit la messe à 9 heures, dans la chapelle de St.-Roch ; une belle et nombreuse assistance a entendu pieusement les prières du saint Sacrifice et l'allocution qui l'a suivi.

« *Delicia mea esse cum filiis hominum.* » Le Verbe par amour s'est incarné — à la fin de sa vie mortelle il a inventé, par amour pour nous, le moyen de demeurer parmi nous — dans nos églises — et il nous dit : « *O vos omnes qui laboratis et onerati estis, venite ad me et ego reficiam vos.* » — Venez à lui — surtout par la Communion — par la visite au St. Sacrement — par la pensée dans nos épreuves et dans nos joies — par notre union avec lui — faisons-le aimer — consolons-le en nous occupant des pauvres, en accomplissant toutes les œuvres de charité.

Après cette pieuse matinée Don Rua est allé rendre visite au vénérable Curé-Doyen de Cannes, et il est revenu déjeuner chez Mgr. Guigou qui a gracieusement réclamé ce privilège, consacré par l'exemple de Don Bosco à chacun de ses voyages à Cannes.

Le mercredi, Don Rua a célébré la messe à l'Orphelinat des Dames du Sacré-Cœur, dirigé par les Religieuses de St.-Thomas de Villeneuve — à sept heures, allocution : *Si quis est parvulus veniat ad me.* — C'est Jésus-Christ qui veut nous apprendre à l'aimer, à aimer son Père, à le servir, à le craindre — en évitant tout ce qui peut lui déplaire, c'est-à-dire le péché. — Après avoir développé ces pensées, Don Rua a appelé les bénédictions du Ciel sur les religieuses et sur toutes les personnes charitables qui s'occupent des pauvres orphelins, sur la communauté et sur les orphelins.

Puis est venue l'heure du départ, et Don Rua s'est éloigné avec regret de cette ville où il a reçu de tous l'accueil le plus cordial et des témoignages de respect et de vénération qui l'ont profondément touché.

Marseille.

Don Rua à l'Oratoire St.-Léon.

Le 28 février, à 1 heure de l'après-midi, un télégramme annonce d'une manière certaine l'arrivée de Don Rua pour le soir, 7 heures. La joie eût été sans mélange, si un importun — le *mistral* — n'était venu défendre résolument la plus petite tentative d'illumination rêvée pour la façade de l'Oratoire. On a dû se contenter d'orner le mieux possible la salle d'étude.

Don Rua, dès son arrivée, a su s'emparer des cœurs. Le premier à se laisser ravir a été celui du cocher : l'excellent homme était dans toute la joie de son âme d'avoir en les prémices d'une bonté qui sait faire partout des heureux.

Tous les enfants réunis dans la salle d'étude avaient les yeux attachés sur cette figure ascétique, dont les traits expriment le recueillement en Dieu et la paternelle affection pour ses enfants.

Aux compliments, Don Rua répond en félicitant les auteurs de leur talent littéraire et poétique.

Il s'est attaché à protester modestement contre le parallèle qu'on établissait entre Don Bosco et sa personne : « De Don Bosco, il n'y en a qu'un.... il pourra y avoir des Salésiens qui cherchent à imiter ce saint prêtre ; mais jamais ils ne seront des Don Boscos. » La musique instrumentale et les petits chanteurs ont reçu ses félicitations qu'il a appuyées de l'autorité musicale de Don Lazzerio, assis à ses côtés.

Don Bosco, dans les dernières années, était tellement assailli par les amis de ses Œuvres, qu'il ne pouvait consacrer à voir ses enfants tout le temps qu'il aurait voulu ; Don Rua, du moins, se proposait de leur consacrer tout le temps qu'il passerait à Marseille.

Cette nouvelle a fait éclater la joie sur bien des visages : on comptait sans nos Coopérateurs ! — Don Rua termine par une bonne petite malice : « Je vois qu'il est maintenant l'heure de souper, et Don Albéra m'a dit que vous aviez tous bon appétit. Nous allons descendre, mais je prévois que quand je sortirai vous vous écrierez : — Vive Don Rua, — et moi le premier je dis : — Vive l'Oratoire St.-Léon, vive les enfants de l'Oratoire St.-Léon ! — »

Le soir, après les prières, Don Rua dit l'estime que Don Bosco avait de la confession. Il confessait en voiture, sur les routes, partout. Don Rua confessera tous les jours qu'il demeurera à l'Oratoire.

Samedi 1^{er} mars.

Le lendemain, la première visite de Don Rua est pour Mgr. l'Évêque. Nous voyons en cette conduite une imitation de ce Don Bosco qui disait à M. Guiol : « L'Évêque, c'est le bon Dieu. » Mgr. Robert de son côté a témoigné à Don Rua la même affection qu'à Don Bosco, et accepté gracieusement l'invitation de présider la Conférence.

Sa Grandeur ne s'attendait pas en ce moment à l'épreuve que Dieu se préparait à lui envoyer ! (1).

Don Rua se rend ensuite chez M. le chanoine Guiol, curé de St.-Joseph, qui pré-

sente à notre vénéré Supérieur Général le clergé de sa paroisse, ainsi que M. le chanoine Marbot, prédicateur de la station de Carême.

Contre son attente, les bienfaiteurs de nos Œuvres ont vu en lui Don Bosco ; il a dû les visiter chez eux, les recevoir chez lui, au grand désappointement de ceux qui s'étaient réjouis dans la salle d'étude le vendredi soir.

Tel qui rit vendredi, dimanche pleurera.

Le proverbe se vérifiait dès le samedi et d'une façon désolante pour notre petit monde ; le dimanche et le lundi aggravèrent encore les choses.

Mardi 4 mars.

Visite au Noviciat Salésien français de Ste.-Marguerite. Dans sa lettre annuelle aux Coopérateurs, Don Rua, inspiré par les besoins de nos Maisons de France, illuminé aussi par les grâces de sa charge, a écrit, au sujet de cette Maison, une page que certains de nos bienfaiteurs ont comprise avec leur foi. Nous engageons les véritables amis de nos Œuvres à relire le passage dont il s'agit (1). Ils y verront les préoccupations de notre vénéré Supérieur Général touchant le recrutement du personnel destiné à nos Maisons de France et à celles de fondation imminente en France et en Belgique d'abord, puis dans d'autres pays de langue française, où les fils de Don Bosco sont attendus avec impatience.

Durant une visite de trois jours à *La Providence* — c'est le nom imposé par Don Bosco à notre Noviciat français — Don Rua a touché au doigt combien sont justifiées ses sollicitudes et ses espérances à l'endroit de cette Maison. Des novices s'y forment aux labeurs, aux immolations et, disons-le aussi, aux joies vraies de la vie de Don Bosco, notre exemplaire touchant et sublime dans l'apostolat des petits, des pauvres et des abandonnés.

Leur esprit est celui que Don Bosco demandait à Dieu pour les siens, et Don Rua s'est réjoui de ces bénédictions dont il sait tout le prix. Mais notre bien-aimé Don Bosco, à la vue de la moisson blanchissante, gémissait de ne pouvoir offrir à Dieu toutes ces âmes qui lui semblaient mûres pour le salut ; et Don Rua, en voyant trente novices à peine à *La Providence*, a connu cette tristesse qui tirait du Cœur de Jésus une prière au Maître de la moisson. Un nombre aussi modeste est hors de proportion avec les demandes qui, de toutes parts, arrivent journellement à Don Rua. Ces angoisses, Don Bosco les a connues ; et nous savons que toujours elles lui ont présagé, comme à coup sûr, des grâces d'accroissement. *La*

(1) Porte de M. le Vicaire Général Olive, mort le dimanche soir à 6 heures.

(1) *Bulletin Salésien* de janvier 1890, p. 4 col. 2 ; pag. 5.

Providence aura donc, et avant peu, la joie des familles nombreuses; Marie Auxiliatrice et Don Bosco y veilleront, en indiquant à nos bienfaiteurs comment Dieu s'y prend d'ordinaire pour amener la réalisation des prophéties où ses desseins sur les âmes sont en jeu.

Les âmes tiennent peu de place, nous le savons, surtout quand elles sont absolument dans la main de Dieu, comme celles qui habitent *La Providence*; mais les corps dont elles sont affligées sont moins commodes à caser, et « l'on vit entassé, » nous dit la chronique. Cela va finir, parce que nos bienfaiteurs peuvent offrir au Maître de la moisson, avec leurs prières, quelque chose de plus encore : les ouvriers.

Mercredi 5 mars.

Conférence des Coopérateurs Salésiens.

Voici à peu près ce que Don Rua disait le mercredi 5 février au petit nombre de Coopérateurs réunis dans la chapelle de l'Oratoire St.-Léon. Le mauvais temps en avait retenu un grand nombre chez eux. D'autre part, les invitations n'avaient pu être envoyées assez tôt pour que nos amis eussent pu trouver le temps de venir.

Don Rua dit tout d'abord que le St.-Père accorde une bénédiction particulière aux Coopérateurs Salésiens. Se trouvant à Rome, il avait été interrogé par le Saint-Père sur les moyens dont il disposait pour subvenir à toutes ses Œuvres. Il avait répondu que la charité des Coopérateurs était ce qui l'aidait et lui permettait d'aller tous les jours de l'avant.

Le Saint-Père donc lui a accordé pour ses charitables Coopérateurs une bénédiction particulière pour eux, pour leurs familles et leurs entreprises.

MES BIEN CHERS COOPÉRATEURS, ET BONNES COOPÉRATRICES,

Don Bosco, le fondateur de tant d'Œuvres de charité, Don Bosco, dont je suis l'indigne successeur, avait la bonne habitude de venir, toutes les années, causer avec ses Coopérateurs.

Dans les premières années, il allait les voir chez eux; plus tard, sa santé s'affaiblissant et le nombre des bienfaiteurs de ses œuvres s'étant accru, il les recevait dans ses Maisons, et Marseille est, après Rome où les affaires de sa Congrégation l'appelaient souvent, la ville où il s'arrêtait le plus de temps. Il réunissait ses Coopérateurs dans une chapelle et leur exposait familièrement l'état de ses Maisons, les résultats obtenus, le bien à accomplir par la suite. Indigne successeur de cet apôtre, je vais vous entretenir de l'état des Œuvres de Don Bosco après sa mort, comme il le ferait lui-même s'il était encore au milieu de nous.

D'abord les Patronages du Dimanche, puisque c'est par là que Don Bosco a commencé son Œuvre. Quel est l'état des Patronages depuis la

mort de Don Bosco? Il est très satisfaisant. Ceux qui étaient déjà ouverts soit pour les jeunes gens et tenus par les Salésiens — ceux qui reçoivent les jeunes personnes et que dirigent les Sœurs de Marie Auxiliatrice continuent à prospérer. On y reçoit beaucoup d'enfants qui n'ont souvent qu'une instruction religieuse bien insuffisante; ils n'osent pas aller dans la paroisse où ils entendraient expliquer les vérités de la sainte religion et ils risquent bien de grandir dans l'ignorance religieuse. Ils viennent passer quelques heures dans nos Maisons où on leur procure quelques divertissements. Ils sont bien contents de voir arriver le dimanche. Ils disent: « Au moins aujourd'hui je n'entendrai plus de reproches comme toute la semaine à l'atelier, à l'usine; je verrai des amis qui ne veulent que mon bien. » — Et les plus sérieux disent encore: — « Au moins j'ai ce jour dans la semaine pour penser à mon âme. »

Les résultats obtenus sont bien consolants: dans une ville où nos Salésiens viennent d'ouvrir un Patronage, le quartier où ils se sont établis était auparavant très mal famé. Une personne qui se respectait ne pouvait le traverser sans être assaillie à coups de pierres et salie par la boue que lui jetaient les gamins. Six mois après l'ouverture du Patronage le quartier n'était plus reconnaissable. J'ai pu moi-même constater que ces enfants non seulement se respectent, mais sont polis et prévenants.

Une autre œuvre que Don Bosco avait grandement à cœur c'étaient les Missions. Je vais vous parler des Missions depuis la mort de Don Bosco. Vous savez que le Saint-Père lui avait confié les Missions de la Patagonie et de la Terre de Feu, et en général de toute l'Amérique du Sud. Les sauvages ont à peu près partout accueilli le missionnaire comme un envoyé du Ciel. Des stations établies de distance en distance (40 lieues et plus) permettent au missionnaire d'aller évangéliser les tribus. Ce n'est qu'en Terre de Feu que les indigènes ont montré de la férocité. Dans ce pays on n'a l'appui efficace d'aucun gouvernement. Mais Dieu n'a pas laissé sans bénédiction le sang versé par les fils de Don Bosco. Il a été la semence de nouveaux chrétiens; et dans une lettre reçue dernièrement, Mgr. Cagliari disait que ces sauvages témoignaient du regret et paraissaient disposés à se convertir. Notre évêque ajoutait que les résultats extraordinaires obtenus dans les autres pays sauvages lui faisaient croire que nous ne tarderions pas à voir luire ce jour annoncé par Don Bosco où la Patagonie serait transformée en un *jardin de l'Église*. Ces missions, ce sont nos Coopérateurs qui nous ont aidé à les pourvoir des choses nécessaires aux apôtres qui les évangélisent et à leurs néophytes.

Enfin j'ai à vous parler des Orphelinats depuis la mort de Don Bosco.

Pendant quelque temps nous avons cessé de faire de nouvelles fondations, malgré les demandes qui nous étaient adressées de tous les côtés. C'était le désir de Don Bosco: plusieurs mois avant sa mort il m'avait dit: « Dans plusieurs de nos Maisons il y a des confrères qui ont trop de travail. Il faut leur envoyer des aides qui puissent les soulager, de peur que l'excès d'occupations ne ruine leur santé. Ne fondez aucune maison nouvelle, et n'agrandissez pas celles qui existent déjà. »

Le Saint-Père, qui me reçut en audience particulière peu après la mort de Don Bosco, me donna le même avertissement, de sorte que je regardai

cela comme un ordre du Ciel, et l'on ne fonda que les maisons déjà promises par Don Bosco à date fixe. Mais un an après, nous avons cru pouvoir faire quelques fondations nouvelles en Italie, en Suisse et en Autriche.

À Rome, dernièrement, un ami de nos Œuvres me voulait détourner d'aller de l'avant. Il me disait : Les récoltes ont manqué l'année dernière ; cette année il y a eu de tous côtés de banqueroutes. Un grand nombre de familles qui étaient à l'aise sont dans la gêne ; vous n'aurez pas de secours. Attendez de meilleurs temps. — Je lui répondis : Je dois vous vous remercier de vos conseils d'ami, mais ce que vous me dites pour me détourner est précisément ce qui doit m'engager à faire plus encore. Vous me dites que la misère est grande : mais alors le nombre des enfants dans le besoin est grand et il faut venir à leur aide. D'ailleurs, ai-je ajouté, Don Bosco m'a dit plusieurs fois : Il ne faut point songer à agrandir nos Maisons lorsqu'il y a encore de la place : le bon Dieu ne viendrait pas à notre aide, ce ne serait pas son Œuvre.... mais quand une Maison est pleine, bondée, qu'il y a 50, 100 demandes, alors il ne faut pas hésiter. Il faut mettre la main à l'Œuvre, sûrs que Dieu nous aidera.

Où, chers Coopérateurs, les temps sont difficiles, les terres ne rendent presque rien, les affaires vont mal, l'épidémie d'*influenza* est venue à son tour occasionner beaucoup de dépenses dans les familles, mais rappelons-nous que ces malheurs sont attirés par nos fautes, que nous avons par suite à apaiser la colère de Dieu et que nous le ferons par l'aumône. *Peccata tua eleemosynis redime.* Un verre d'eau froide donné à un pauvre recevra sa récompense. À plus forte raison sera-t-on récompensé d'avoir donné à de pauvres enfants un abri, de quoi se vêtir et se nourrir, d'avoir aidé ces enfants à apprendre un métier qui sera leur gagne-pain, et surtout de les avoir aidé à vivre en chrétiens pour être un jour citoyens du Paradis.

Mais tandis que je vous recommande les Maisons Salésiennes en général, je ne dois pas laisser de parler en particulier de la Maison de Marseille. Cette Maison, bâtie et entretenue par votre charité, est aujourd'hui bien insuffisante. Je demandais ces jours-ci au Supérieur s'il pouvait recevoir un enfant qui aurait besoin d'un abri. Il m'a répondu : Mais, où le mettre ? Toutes les places sont occupées et il y a des centaines de demandes d'admission, auxquelles nous ne savons que répondre. Tous les jours il vient quelqu'un solliciter une admission : Aujourd'hui c'est une pauvre veuve qui vient demander qu'on se charge d'un de ses enfants ; son travail ne peut suffire à l'entretien de la famille. Un autre jour c'est un pauvre ouvrier qui vient demander l'admission des enfants de son frère mort depuis peu ; chargé lui-même de famille, il ne peut les garder dans sa maison. Quelquefois c'est un enfant qui se recommande lui-même. Il dit : Prenez-moi, je suis orphelin et sans asile ; je serai bien sage et je travaillerai de mon mieux pour vous contenter. Et que répondre ?

On a acheté un terrain sur la rue des Princes. À vous, chers Coopérateurs, d'aider à la construction de nouveaux bâtiments.

Bien-aimés Coopérateurs, bonnes Coopératrices, aidez donc et secourez l'Oratoire de Marseille autant qu'il est en votre pouvoir, et Dieu vous rendra au centuple tout ce que vous aurez fait pour sauver les âmes et secourir l'humanité dans le besoin.

Don Bosco dont je suis l'indigne successeur, vous bénira ainsi que Marie Auxiliatrice. Don Bosco pour récompense vous obtiendra le Paradis où il vous attend.

C'est la grâce que vous souhaitez le pauvre successeur de celui que vous avez aimé.

Vendredi 7 mars.

Dans la matinée, réunion du Comité des Dames patronesses de l'Oratoire St.-Léon. Après la prière, M. le chanoine Guiol, curé de St.-Joseph, souhaite la bienvenue à Don Rua et rappelle les réunions présidées par Don Bosco. Don Rua, de son côté, remercie les Dames de la charité avec laquelle elles s'occupent de nos orphelins. Il en connaissait déjà plusieurs de nom, il est heureux de faire leur connaissance personnelle. — On lit ensuite le procès-verbal de la réunion précédente ; on parle aussi de la nécessité de bâtir sur le terrain acheté. Don Rua compte sur les prières et la coopération du Comité. On parle aussi du sermon qui sera donné le 20 mars.

Don Albéra présente alors à Don Rua chacune des Dames du Comité, et Don Rua demande la liste complète pour en avoir tous les noms.

Visite à Aubagne.

M. le chanoine Blanc, curé d'Aubagne, très zélé pour l'Œuvre, reçoit Don Rua avec la plus grande amitié.

À 3 heures, les Coopérateurs sont réunis en grande nombre dans la chapelle de l'*Observance*. La parole de Don Rua est recueillie avec une religieuse attention.

La quête y est faite pour notre Maison de St.-Cyr. Mais il faut quitter ces excellents Coopérateurs.

C'est M. le Comte de Villeneuve qui vient prendre Don Rua pour le conduire à Roquefort. À quelques centaines de pas du château, on descend de voiture pour saluer N.-D. Auxiliatrice, qui du haut d'une colonne semble bénir et protéger le château et les terres de M. le Comte.

Ce monument rappelle la guérison du jeune Raymond de Villeneuve, guérison miraculeusement obtenue par l'intercession de Marie Auxiliatrice. Inutile de dire que l'accueil au château a été le plus cordial qu'on puisse imaginer ; M. le Comte de Villeneuve est notre ami de longue date.

Le lendemain, messe au château de cette pieuse famille, puis conférence dans l'église paroissiale, où cette chrétienne population de cultivateurs, réunie par son excellent curé, était venue nombreuse.

Retour à Marseille.

Samedi, après midi, Don Rua revient à l'Oratoire. À la porte aussitôt font antichambre plusieurs enfants avides de lui parler. Mais des bienfaiteurs sont encore là qui entre-

tiennent Don Rua presque jusqu'au moment de son départ pour *La Providence*. Oh ! ces bienfaiteurs!!!

Le dimanche est donné à *La Providence*, jusqu'au soir. L'illumination, impossible le 28 février, a été possible le 9 mars. Le *mistral* a été honnête ; c'est à peine si, pour maintenir ses droits peut-être, il a permis à un de ses petits frères, le plus jeune probablement des rejetons d'Eole, de venir nous visiter ; aussi le soir, en entrant, Don Rua voyait toute la façade illuminée et les fenêtres du second et du troisième transformées en vitraux. Ceux de nos amis qui sont venus pour la St.-Paul ou pour l'arrivée de Monseigneur Cagliero se rappellent sans doute la radieuse expression que ces vitraux et les lampions placés sur toutes les autres fenêtres donnent à notre Maison. La musique instrumentale s'est fait entendre. Don Rua déchiffre les inscriptions des vitraux, et celles qui sont à son adresse et celles qui chantent nos bienfaiteurs en général et le Comité en particulier. Il vient entendre de plus près les musiciens, puis se retire dans le salon pour jouir de l'harmonie tout en causant d'affaires avec ces Messieurs du Comité.

Plusieurs morceaux ayant été joués à la grande satisfaction de Don Rua, de Don Lazzerio et de tous les connaisseurs, on jugea les oreilles satisfaites et l'on s'aperçut que l'appétit ne l'était pas du tout.

Après le souper que plusieurs troussèrent rapidement pour se tenir à leur poste et rallumer les lampions auxquels une légère brise faisait des niches, on revient à la musique sous les arcades. Soudain, d'un escalier, débouche une troupe de musiciens mirlitonistes accompagnés par des porteurs de lanternes vénitienes. Personne, parmi eux, ne s'étant jamais compromis dans les bataillons scolaires, l'ensemble, les mouvements et la régularité du pas eussent probablement scandalisé plus d'un vieux *grognard*..., mais les braves petits faisaient pour le mieux.

Don Rua les regarde défiler autour de la cour, et pour exprimer son *admiration* il les félicite de ce carnaval en plein Carême.

Les adieux.

Il est parti le lendemain, lundi, à 5 h. 1/2. Les enfants étaient tous au travail ; mais ils ont eu vite fait de laisser tout pour venir baiser la main à Don Rua, qui bientôt s'est vu débordé ; il a fallu venir à son aide pour lui permettre d'entrer dans la voiture. Avant de nous quitter, il nous a adressé quelques paroles d'encouragement ; il nous engageait surtout à prier beaucoup St. Joseph dans le mois duquel nous étions ; à ne jamais oublier nos pratiques religieuses pour qu'il nous soit possible de former un jour une belle couronne à Don Bosco dans le ciel. Il nous a donné sa bénédiction et il est parti au milieu

des vivats. Un jeune relieur n'applaudissait pas, il disait à son voisin, avec un *assent* de haute marque : « Tè, vè, on frappeu des mains quand il s'en va, il sembleu qu'on est content qu'il s'en ailleu. »

Don Rua n'était par là tous les soirs pour dire le petit mot Salésien de maman Marguerite ; il l'a fait deux fois, a été fort long, mais ravissant. Le premier soir, pour engager les enfants à s'approcher des Sacrements, il raconte comment Don Bosco avait la manie de confesser ; une autre fois pour nous exciter à la confiance en St. Joseph il nous dit une protection pécuniaire de St. Joseph à son endroit, pendant que Don Bosco était à Rome.

En quittant Marseille, Don Rua s'est rendu en Espagne où nos lecteurs pourront le suivre dès que la relation de cette visite nous sera parvenue.

PETITE CHRONIQUE

DES

MAISONS DE FRANCE

SOMMAIRE. — A flot. — Un revenant. — Terrain *qui a froid*. — Surprise d'une tombola. — Fastes photographiques. — Solennités de carnaval. — Epreuve. — Chez les *Beni-Boyer*. — Deux représentations. — Le meilleur écrin à diamants. — Ne pas imiter Pharaon. — Aux premiers communians.

Les navires renfloués ont un air tout heureux quand ils peuvent de nouveau danser sur la vague, filer sous le vent, courir des bordées et doubler des passes.

La *Petite Chronique*, remise à flot depuis le mois dernier, ne se sent pas d'aise à la pensée qu'elle recommence à porter fidèlement à nos chers Coopérateurs sa cargaison mensuelle de petits échos de nos Maisons de France. Elle n'a nullement à redouter de partir sur lest : ses correspondants la nolisent trois fois pour une ; et souvent, en présence des mille informations qui viennent battre sa table de travail, le pauvre chroniqueur ne voit plus bien où sa plume doit mettre le cap. Il finit régulièrement par se dire que la cargaison du *Bulletin* trouve toujours preneur chez les amis de Don Bosco. Et la *Petite Chronique* met à la voile. Mais revenons à terre.

À terre, aujourd'hui, c'est d'abord **Marseille**, où, le jour de la Purification, M. le chanoine Guiol, curé de St.-Joseph, offrait aux enfants de l'Oratoire St.-Léon une belle tombola. Le discours d'ouverture était vivant en dépit du sujet : « Avez-vous peur des revenants ?.. : Je suis un revenant, mais un revenant qui est revenu ; » et là-dessus

M. le Curé dit que la récente maladie dont il a été atteint lui avait bien fait craindre de ne plus revoir l'Oratoire. Il passe ensuite à la question des constructions sur la rue des Princes et, doucement, reproche à son monde de n'avoir pas demandé avec assez de confiance une couverture pour *ce terrain qui a froid*. » (C'est ainsi qu'il s'était exprimé l'année précédente au cours d'une causerie aux enfants réunis en étude). « Il faut prier par conséquent et le faire avec persévérance; peut-être ne verrons-nous pas nous-mêmes nos prières exaucées; mais d'autres les verront. Voyez le Saint-Père, il prie depuis longtemps pour la délivrance de l'Église et il semble que le bon Dieu veuille encore longtemps éprouver sa foi. »

M. le Curé annonce ensuite que tous les numéros sont gagnants et qu'on va commencer le tirage; chacun, muni du ticket qu'il avait reçu en entrant, se met en devoir d'attendre. Mais le silence ne pouvait être de longue durée; bientôt tambours, trompettes et miriltons à peine arrivés à destination demandent à être essayés, et cela non sans soulever des protestations de la part des voisins qui attendaient encore. De temps en temps des salves, pour fêter un nouveau tambour, ou un mirilton échu à quelque Salésien. Le sort, toujours fantasmagorique, favorisait souvent des personnages dont la gravité ne saurait se prêter à ce genre de *ministère*.

Ces fêtes ont eu toutes leur lendemain qui faisait un peu fâcher surveillants et professeurs.

Quelques jours plus tard, évènement mémorable pour la Maîtrise de St.-Joseph: tous photographiés, ni plus ni moins. Ceux qui ne l'ont pas été prétendent que le cliché n'est pas merveilleux; mais les intéressés se reconnaissent et se déclarent satisfaits. Le lendemain est venu le tour de la classe de cérémonie qui fait le service de St.-Joseph; ces messieurs ont posé en grande tenue, avec tous leurs insignes.... *Zé té dis qué ça, mon bon*. Les cheveux, impitoyablement taillés à la militaire, faisaient des efforts héroïques pour offrir à l'appareil un soupçon de raie... Peine perdue.

Le carnaval a eu ses solennités. Représentations variées: *Malade imaginaire* avec réception solennelle; *Bien-Mouché*, avec intermède de panique, à cause d'une lampe à pétrole renversée par accident; enfin *Guignol apothicaire*, qui fait la mort de Vert-Vert. Notons aussi les succès de musiciens débutants, dans le chœur: *Les Grenadiers du régiment*; un souvenir, aussi, à la course dans le sac et au jeu de la marmite, deux drames réjouissants, à émotions multiples et variées.

De **Nice**, nous n'avons guère reçu ce mois-ci que l'annonce d'une épreuve. Voici, en effet, ce que nous écrivait Don Cartier, de Cannes, en date du 24 février :

Au milieu des joies que nous cause l'accueil si sympathique et si chaleureux fait à Cannes à notre vénéré Père Don Rua, nous venons de recevoir une douloureuse nouvelle. Un télégramme nous apprend la mort de M. Marc Girard, receveur de l'Enregistrement en retraite, décédé hier à Nice.

Pour nous il a été un généreux et actif protecteur de nos ateliers. Il s'est fait aimer de tous par les qualités de l'esprit et du cœur, par une grande générosité et une grande noblesse de sentiments rehaussées encore par des manières très distinguées.

Aussi nous le recommandons aux pieuses prières de tous nos Salésiens et de nos chers Coopérateurs.

À **Ménilmontant**, les derniers jours de carnaval ont apporté à Notre-Seigneur la joie de se voir prier, adorer, aimer par nos enfants. Et comme on ne perd rien à servir Dieu, les allégresses d'usage ont récompensé nos chers *Beni-Boyer* de leur bonne volonté. Laissons les courses de tous genres, les marmites, le jeu de ballon, pour toucher un mot de deux représentations théâtrales qui le méritent à des titres divers.

D'abord *Petit Poucet*. Il s'agit d'une charmante pièce inédite, œuvre d'un catholique tout dévoué aux Patronages. Il est difficile d'enseigner d'une manière plus aimable et avec plus d'efficacité, le secret si doux de la confiance en Dieu au milieu des épreuves de la vie. L'auteur, qui assistait à la représentation, a été vivement applaudi; il a bien cherché à rejeter sur l'heureuse interprétation donnée à sa pièce par nos petits acteurs, la responsabilité d'un succès bien vrai: ce qui reste prouvé pour tous les spectateurs, c'est le gracieux talent d'un écrivain qui aime chrétiennement la jeunesse.

Le Prêtre, drame en 6 actes de Charles Buet, tel est le titre de la seconde pièce dont nous voulions parler. C'est une de ces compositions, à la fois émouvantes et morales, qui conviennent à merveille aux séances récréatives des Patronages. L'auteur a mis en lumière l'angoisse d'un jeune prêtre que les devoirs divins et redoutables du sacerdoce soumettent à un martyr sublime. Sous le sceau du secret sacramental, il a découvert l'assassin de son père. Or, tandis que, d'un côté, il ne peut livrer le coupable à la justice des hommes, il se voit, d'autre part, pour accomplir son devoir jusqu'au bout, contraint d'unir son frère à la fille du meurtrier de son père.

L'assistance a été vivement impressionnée par cette séance, et il a passé sur cette chère population de Ménilmontant un souffle religieux qui ranimera, nous l'espérons, la foi pratique dans bien des âmes.

Les acteurs, avons-nous besoin de le dire, étaient les membres du Comité; rien ne peut amoindrir la somme de bonté patiente et dévouée avec laquelle ils se donnent à nos Œuvres de Ménilmontant.

Ces Œuvres grandissent et grandiront en-

core; la Providence nous en ménage tous les jours de nouvelles preuves.

Une excellente Coopératrice connaissant le besoin que nous avons de donner des proportions plus vastes à l'Oratoire de D. Bosco à Paris, a vendu ses diamants pour mettre à la disposition de D. Ronchail 10,000 francs comme première mise de fonds.

Don Ronchail ayant parlé de cet acte de générosité à une autre Coopératrice, la trouva disposée, elle aussi, à fonder un lit, c'est-à-dire à offrir 6,000 frs. Il y a certainement parmi nos Coopérateurs et Coopératrices d'autres âmes charitables à qui le bon Dieu dit parfois — par une joie ou par une épreuve — de suivre cet exemple. S'ils entendent cette voix divine, qu'ils n'aillent pas endurcir leur cœur: même avant Pharaon, cela n'avait jamais réussi à personne; et depuis, le Seigneur n'a pas, que nous sachions, changé la tactique de sa miséricorde et de sa justice.

Don Ronchail sera heureux d'accepter des fondations de lits de 6,000 frs., ou de 1½ lits de 3,000 frs., ou bien encore de 1¼ de lits de 1,500 frs.

À l'occasion de la première Communion, nous rappelons aussi que l'année dernière plusieurs enfants, inspirés par la Madone de Don Bosco, Marie Auxiliatrice, ont sollicité et obtenu de leurs parents la faveur inestimable de payer, pendant un an ou six mois, la pension d'un orphelin à Ménilmontant. Nous croyons avoir mis à l'ordre du jour de la Pieuse Société Salésienne toute entière le petit E***, à qui ses parents avaient permis avec bonheur de payer une pension de 300 francs par an, pour la durée des études d'un enfant qui aurait la vocation à l'état ecclésiastique ou religieux.

Nous livrons ces quelques pensées aux méditations des enfants qui se préparent au grand jour. Ils sont nombreux, ceux à qui la Bonté divine permet de faire à leurs parents des demandes de ce genre, avec la certitude d'être exaucés: la reconnaissance nous obligera-t-elle à dire leur nombre cette année? Nous l'espérons fermement.

BIBLIOGRAPHIE

La dernière Prière de Don Bosco, motet latin à 4 voix du *maestro* J. de J. SUT-
TIL. Réduction à 2 voix (soprani et con-
traltes). — Prix franco: 1 fr. (dans toutes
les Librairies Salésiennes).

Nos lecteurs n'ont pas oublié quelle est
cette prière.

Don Bosco mettait volontiers quelques mots
au dos des images de Marie Auxiliatrice,
qu'il offrait à ses bienfaiteurs. Sur la der-
nière envoyée par lui à un de ses bons Coo-
pérateurs, il avait écrit:

*Maria, mater gratia,
Dulcis parens clementia,
Tu nos ab hoste proteges
Et mortis hora suscipe.*

C'est l'invocation qu'il répéta plusieurs
fois, peu avant de tomber en agonie. Elle
était restée dans le cœur de tous ceux qui
ont aimé Don Bosco: le *maestro* Sutil a eu
la pieuse pensée de la mettre sur leurs lè-
vres le jour de l'inauguration solennelle du
mausolée élevé à Valsalice sur la tombe de
notre bien-aimé Père (1). Cette composition
est fort belle. Née, nous venons de le dire,
d'une pensée de piété filiale, elle a été traitée
avec un bonheur tout particulier. La
facture est large et grande, le thème bien
conduit et la mélodie, toujours délicate, a des
accents émus qui vont au fond de l'âme et
en font jaillir la prière. La masse imposante
des voix d'enfants, seules employées pour
l'interprétation de cette page magistrale, lui
donne son vrai caractère, et prête une sin-
gulière beauté à l'ensemble.

Ajoutons que ces quelques mots ne pré-
tendent nullement révéler la valeur artistique
de cette œuvre à tous nos lecteurs indiffé-
remment. Pour bon nombre d'entre eux le
maestro Sutil n'est point un inconnu. Ami
intime du R. P. Edmond, des Prémontrés,
organiste aux Carmes à Paris et professeur
dans plusieurs Institutions, il a joui de la
haute et bienveillante estime de la reine
Christine. Elle lui confia l'éducation musi-
cale de ses enfants. Souvent, la noble sou-
veraine retenait au piano durant de longs
moments le *maestro* qui interprétait si bien
les pages des grands maîtres, et, debout, at-
tentive et ravi, lui *tournait les feuilletts*.
Depuis des années déjà, l'auteur distingué
de la *Dernière prière de Don Bosco* a dit
adieu aux succès de sa carrière artistique,
pour consacrer à la Vierge de Don Bosco,
près de son sanctuaire de Turin et dans la
vie Salésienne, un talent dont la vigueur dé-
licate et le souffle puissant sont restés dignes
des jours d'autrefois.

(1) Voir *Bulletin* de Septembre 1889. *Une trilogie de
fêtes Salésiennes à Turin*, pag. 132.

COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Janvier-Février 1890.

France.

ARRAS: M. l'abbé Aviez, Curé, *Croisilles*.
 BAYONNE: M. l'abbé Guicharnaud, curé-doyen, *Navarrenx*.
 BLOIS: M. l'abbé Pasquier, curé-doyen, *Mondoubleau*.
 BORDEAUX: M. l'abbé Lacoste, Curé, *Listrac*.
 DIJON: M. l'abbé Frilley, Curé, *Labergement-lès-Auxonne*.
 LIMOGES: M. l'abbé du Muraud, curé, *Thiat*.
 MARSEILLE: M. l'abbé Ant. Olive, Vicaire Général, *Marseille*.
 MONTPELLIER: M. l'abbé E. Boubals, Curé, *Maraussan*.

ORLÉANS: M^{me} Désirée Anaïs Barreau, en religion Sœur Augustine de Sales, de la Visitation, *Orléans*.
 M^{me} la Supérieure des Dames de la S^{te} Union des SS. CC., *Lille*.

AMIENS: M^{me} Anheimy, *Amiens*.
 M^{me} Beaucoussin, id.
 BESANÇON: M^{lle} Jeanne Bertrand, *Vesoul*.
 M^{lle} Laure Labourey, *Étalans*.
 M^{me} V^{ve} Maistre, *Vesoul*.
 M^{me} Villain, *Vesoul*.
 CAMBRAI: M. Alphonse Delesalle-Lemaître, *Lille*.
 M^{lle} Camille Delville, *Douai*.

FRÉJUS: M. Jordany, *Toulon*.
 M. Ferdinand Lonjon, *Les Mayons-du-Luc*.
 M^{lle} Marie Reynaud, *Toulon*.
 GRENOBLE: M^{me} V^{ve} Boyer, *Grenoble* (5 frs.).
 LANGRES: M^{me} du Breuil de St-Germain, née Céline Duval de Faville, *Langres*.
 LIMOGES: M^{me} H. Lamy de la Chapelle, *Limoges*.
 LYON: M. Antoine Delobre, *St. Etienne*.
 MARSEILLE: M^{me} Giraudy née Baptistine Thérèse Laurin, *Marseille*.

PARIS: M. Désiré Descamps, *Paris*.
 M^{me} Victoire Lalande, *Paris*.
 M. Charles Oudinot, duc de Reggio, *Paris*.
 M. le docteur Charles Ozanam, *Paris*.
 QUIMPER: M^{lle} Z. Pottiez, *Brest*.
 REIMS: M^{me} Albert Harmel, *Val-des-Bois*.
 SENS: M. le M^{is} de Colin de la Ferté de Meung, *Toucy*.
 VERSAILLES: M^{me} V^{ve} Denise Ploix, *Versailles*.

Étranger.

AUTRICHE: M^{me} la C^{tesse} Wimpfen née Baronne Sina, *Vienne*.

Février-Mars.

S. G. Monseigneur François Grolleau, Évêque d'*Evreux*.

CHALONS: M. le chanoine Berthelot de Baye, aumônier, *Châlons-sur-Marne*.
 MOULINS: M. l'abbé Duranton, curé de St-Paul, *Montluçon*.

AJACCIO: Sœur Agathe, supérieure, *Ajaccio*.
 CLERMONT-FERRAND: Révérende Mère Marie-Joseph de l'Enfant-Jésus, Prieure du Carmel, *Riom*.

AMIENS: M^{me} Arthiau, *Amiens* (10 frs.)
 BESANÇON: M^{me} Othenin, *Echenoz-la-Méline*.
 — M^{lle} Octavie Patenaille —
 CAMBRAI: M. Adolphe-Denis-Marie-Gabriel Leleu, *Lille*.
 — M. Xavier-Ferdinand Preys, *Lille*.
 — M^{lle} Octavie-Anaïs-Catherine Chatelain, *Lille*.

EVREUX: M^{lle} Élise Cauvet, *Brogie*.
 FRÉJUS: M^{lle} Euphrasie Borme, *Le Pradet*.
 LAVAL: M^{me} de la Tesserie, née de Phélines, *Laval*.
 LIMOGES: M^{me} Marthe Mathey, *Rochechouart*.
 MARSEILLE: M. Émile Michel-Colomb, *Marseille*.
 — M. Jean-Pierre Amiel —
 MONTPELLIER: M. Adolphe Rouquet, château de *Gourgas* (60 frs.)
 ORLÉANS: M. Achille J.-B. Mizzi, *Gien*.
 PARIS: M^{me} Julie Degesne, née Brunel, *Paris*.
 — — Octavie de Guntz —
 TARBES: M^{me} Valentine-Clara de Stephenson, *Lourdes*.
 VERSAILLES: M^{me} Charles Moulins, *Versailles*.

Étranger.

ÉTATS-UNIS: M^{me} de Chatelard, *New-York*.
 ITALIE: M. Joseph-Daniel Vicquéry, *Brusson (Aoste)*.

Pater, Ave, Requiem.

NOTA IMPORTANT.

Les recommandations devront être adressées à D. Le-moyne, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15; celles qui arriveront après cette date seront retardées d'un mois. L'inscription sur cette liste est gratuite; quand une offrande accompagne la demande d'inscription, cette offrande figure toujours à côté du nom de la personne défunte, à moins que la famille n'ait exprimé le désir contraire. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du *Bulletin* se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.